FRC.32483.1
Cerc
Frc
22781

TABLEAU HISTORIQUE

DES MALHEURS

DES

EMIGRÉS FRANÇAIS EN HOLLANDE

AU MOIS DE JANVIER 1795.

PAR

M. L'ABBÉ DU MONTET

L'UN DES DÉPORTÉS A HAMBOURG.

Quæque ipse miserrima vidi
et quorum pars magna fui. Quis talia fando. VIRG.

à Hambourg

chès M. Fauche Libraire, et à Altona chès F. H. Kaven sur la place de l'Hôtel de ville.

De l'Imprimerie de H. F. NESTLER.

THE NEWBERRY LIBRARY

À SON EXCELLENCE

MONSIEUR

LE CHEVALIER DE SOUZA

MINISTRE PLENIPOTENTIAIRE

DE

SA MAJESTÉ

LA REINE DE PORTUGAL

AUPRÈS

DE SA MAJESTÉ SUÉDOISE.

MONSIEUR LE CHEVALIER,

Agréés, je vous prie, que je faſſe paraître ſous vos auſpices la relation des malheurs, dont quelques récits partiels ont ſi ſouvent excité votre intérêt. Un autre, en pareille conjoncture, parlerait ici de la nobleſſe de votre origine, de l'élévation de votre rang et de la perſpica-

cité de vos talents; mais connaiſſant vos ſentimens ſur tous ces titres dont vous vous montrés ſi digne, je n'accablerai point votre modeſtie du poids de tant d'éloges. Je viens ſeulement, Monſieur le Chevalier, rendre un hommage bien ſincère à la tendre ſenſibilité de votre ame et à la grande bonté de votre coeur.

Pour apprécier les hommes, en général, il faut les étudier longtems, obſerver leur conduite dans les diverſes ſituations de la vie; et c'eſt encore ſouvent à faux qu'on en porte un jugement favorable. Il n'en eſt pas de même de vous, Monſieur le Chévalier; auſſitôt qu'on a le bonheur de vous connaitre, on connait toutes les rares qualités qui vous caractériſent. Une connoiſſance plus particulière ne fait que confirmer, mais ne peut rien ajouter, à l'opinion avantageuſe

qu'on s'en forme d'abord. Chacun n'eſt embarraſſé que du choix des termes propres à exprimer tous les ſentimens que vous inſpirés ſi bien. Les expreſſions qu'on employe en effet pour peindre les vertûs des autres hommes, paraiſſent toujours trop faibles et trop peu énergiques, pour donner une juſte idée des vôtres. que je ſerais heureux ſi je pouvais les rendre auſſi publiques que vous vous etudiés à les tenir ſecrêtes! elles ſerviroient de modèle parfait; et il n'eſt pas d'ame bien née qui ne deſirât d'en poſſéder quelqu'une s'il n'étoit pas en ſon pouvoir de les pratiquer toutes. Ce n'eſt pas par compliment encore moins par flatterie que mon coeur rend au votre un tribut ſi bien dû: je ne fais que dire ce que tout le monde penſe; et s'il m'étoit permis de parler de reconaiſſance j'en dirais davantage.

Puiſque l'intérêt qu'on prend au ſort des malheureux adoucit la rigueur de leurs maux, pouvais je mieux choiſir, en décrivant de grands malheurs, que de les rendre publics, ſous l'égide de votre grande ſenſibilité ?

Je ſuis avec la plus haute eſtime et la plus profonde vénération.

MONSIEUR LE CHEVALIER

de votre Excellence

Le très humble
et très obéiſſant Serviteur
L'ABBÉ DU MONTET.

AVANT-PROPOS.

La différence des traitemens qu'ont éprouvés ceux des Emigrés français qui ont été arrêtés dans la Nord-Hollande, au mois de Janvier dernier; la diversité des lieux et des époques où ils ont été arrêtés, le plus ou le moins de crainte qui les agitait; enfin la manière d'envisager les événemens et de juger les circonstances et les hommes, ayant fait involontairement atténuer ou exagérer la vérité des faits, on à paru en désirer une relation exacte. J'entreprens de la faire, en ne me proposant que la sensibilité publique pour but et la vérité pour guide. Je parlerai donc avec la même franchise des malheurs des

uns, comme de l'imprudence des autres, du courage de ceux-ci, comme du déſeſpoir de ceux-la. Je dirai ſans partialité qu'elle fut en général, la conduite des Hollandais et celle des Républicains français dans cette affreuſe calamité. je ne citerai pas toutes les particularites de l'arrêſtation, du dépouillement et de la poſition de chaque individu. On ſent qu'il ſeroit impoſſible de contenir dans les bornes que je dois me preſcrire, une foule de détails auſſi indifférens à connaître que difficiles à recueillir. Je rapporterai cependant ceux qui ſe ſont paſſés ſous mes yeux, et ceux également qui m'auront été fournis par des perſonnes, dont je ne pourrai révoquer en doute la veracité. Ayant été témoin de l'inutilité des premières tentatives qu'on fit à Enkhuyſen pour paſſer le Zuiderzée, ainſi que de la réüſſite du paſſage, je parlerai au long, des ſcênes tragiques dont cette mer fut le théatre. Je

dirai enfin tout ce qui pourra inſpirer quelque intérêt, et tout ce qui me paraitra néceſſaire pour fixer l'opinion qu'on doit avoir ſur ces horribles événemens.

Un jour ils occuperont ſûrement un inſtant l'attention de l'hiſtorien qui oſera entreprendre de faire le grand tableau de la révolution françaiſe: en ramaſſant donc ſoigneuſement les matériaux eſſentiels dont il aura beſoin, pour en transmettre le ſouvenir à la poſterité, je tâcherai d'apprendre à mes contemporains quels ſont les malheurs inouis qui ont accablé leurs ſemblables. Le courage avec lequel ils les ont ſupportés, doit honnorer la génération préſente, ſi profondément avilie d'ailleurs, par tous les genres d'attentats qui ſe ſont commis de toutes parts; tant il eſt vrai que les grandes Révolutions produiſent également de grands crimes, comme de grandes vertus, de grands malheurs, comme de grandes actions,

tout, en un mot, excepté le bonheur, car elles ne font jamais d'heureux, mais toujours des victimes. Puisque celle qui agite le monde, ne fait entendre depuis trop long-tems, et dans toutes les parties de l'Europe, que le bruit des armes et les jactances de la perfidie, il faut aussi faire entendre les gemissemens de l'infortune et les cris du malheur.

à Hambourg le 1. Octobre 1795.

TABLEAU HISTORIQUE.

CHAPITRE I.

Départ des Emigrés français des différentes villes de la Hollande et diverſité des partis qu'ils prirent.

La Méſintelligence des Puiſſances Alliées, plus encore que l'inſuffiſance de leurs moyens, venait enfin de leur faire perdre le fruit de trois campagnes, qui leur coûtèrent cependant plus d'hommes et plus d'argent, que n'en abſorbèrent les guerres de trois ſiècles. Leurs défaites bien loin de les réunir dans un ſeul et même ſentiment ne firent que les déſunir davantage. Le malheur aigrit les gouvernemens, comme il aigrit les Hommes. Accablés par leurs

revers, et plus encore par les projets connus de leurs ennemis, les Alliés semblèrent renoncer à la victoire, lorsqu'ils ne devaient renoncer qu'à leur funeste pusillanimité et à leur inutile ambition. Ils abandonnèrent leurs conquêtes à la merci des événemens, et le Brabant à la discrétion de leurs ennemis.

Dans ce même tems la France continuait à être rougie du sang que faisaient couler à grands flots, l'inhumanité et la barbarie. Il y avoit autant de mécontens, même dans le sein de la convention, qu'il y avoit d'individus qui craignaient pour leur tête. Personne n'était en sûreté, pas même ceux qui inspirait cette prodigieuse terreur. Ceux qui dirigeaient comme ceux qui exécutaient les opérations des armées n'en étaient pas plus à l'abri. Tout, représentans, généraux, commissaires, officiers, tout, jusqu'au simple soldat craignait la hâche révolutionnaire qui s'appesantissait sur le crime comme sur la vertu, sur ceux qui obtenaient des succès, comme sur ceux qui essuyaient des revers.

Ce fût cependant au milieu de toutes ces affreuses agitations, de toutes ces craintes gé-

nérales, de ce mécontentement universel que les français repoussèrent au dehors les Alliés de la France et de leur propre terriroire, et préparèrent au dedans les plans des conquêtes dont les résultats nous ont montré la justesse, qu'on appellait alors folie. Ce fût au milieu des espérances que devait naturellement faire concevoir le déchirement intérieur de la République que les Alliés formèrent le projet de ne plus attaquer l'ennemi, et ce semble, de ne plus se défendre. Hé! quel est donc ce génie malfaisant qui a toujours plané sur toutes leurs opérations? qu'elle est cette fatalité qui n'a constamment favorisé que les défenseurs d'une esclave liberté, d'une illusoire égalité, tandis qu'elle a partout accablé de ses funestes influences ceux qui professaient de combattre pour l'Autel et le Trône?

Enhardis par le découragement et par les fautes des Alliés, les français se flattèrent de faire plus qu'ils n'auraient ôsé entreprendre. Ils espérèrent d'ailleurs échapper peutêtre au fer dévastateur de la tirannie, en s'éloignant du sol qui en fournissait les victimes. L'armée marcha de victoire en victoire; et en cueillant

des lauriers pour couronner ſes triomphes, elle éguiſa le glaive qui devait trancher la tête des monſtres qui dévaſtaient la patrie. Roberſpierre et ſes Complices diſparurent de deſſus cette terre qu'ils avaient arroſée ſi longtems du ſang des Français; et ils emportèrent, dans l'antre coupable qui récéla leurs infames oſſemens, l'exécration univerſelle de la génération préſente qui leur aſſure, à bon droit, celle de la poſtérité la plus reculée.

Le Brabant fut envahi et la Hollande auſſitôt attaquée. Il ne m'appartient pas de rechercher ici d'autres cauſes de l'inaction des armées Alliées, ou plutôt celles des demi-moyens de défenſe qu'elles oppoſèrent momentanément à la maſſe des troupes et aux projets des français. Il ſuffit de dire que les places frontières de la Hollande ne furent défendues que par les ſeules troupes du pays, parmi leſquelles ſe trouvaient malheureuſement les légions des Emigrés français, que la Hollande avait laiſſé former dans ſon ſein, et qu'elle avait pris à ſa ſolde. On ne doit pas y comprendre les troupes Anglaiſes dont les chefs ne purent empêcher l'indiſcipline.

Qu'il me ſoit permis ici de répandre quelque larme ſur les tombes de ces braves Chevaliers français qui, victimes à la fois de leur noble courage et de la barbare imprévoyance, pour ne pas en dire plus, des chefs des armées, ſous les ordres deſquels ils marchaient les premiers aux combats, furent immolés ſur ces mêmes remparts qu'ils venaient de défendre. *) Si c'eut été encore pour le ſalut de leur patrie, leur mort bien loin d'inſpirer une douloureuſe commiſération, eut au contraire inſpiré ce touchant enthouſiaſme, inhérent à la défenſe d'une ſi belle cauſe, et qui feſait dire autrefois au premier des orateurs Romains: *rien de plus doux que de mourir pour ſa patrie.* Mais telle eſt la nature de la Révolution françaiſe, ou plutôt telle eſt la déſtinée des français du dixhuitieme ſiècle qu'aucun de ceux qui ont combattu au dehors ou au dedans de la France, la Vendée excepté, ne peut ſe flatter d'avoir travaillé pour le ſalut de cet empire. Les uns ſe ſont battus pour des tirans les autres pour des ambitieux; ceux-ci y ont été contraints par la néceſſité, ceux-la par

*) à Bois-le-Duc.

la violence. Auſſi quoique couverte et environnée de français armés, la France a été anéantie pas ceux-la même qui s'en diſaient les défenſeurs.

Les Républicains s'avancèrent triomphants, à meſure que les armées battues ou épouvantées de leurs ennemis, leur cédaient le terrain. Enfin ſoit la politique des cabinets, ſoit la laſſitude de leurs troupes, ſurtout les rigueurs de la ſaiſon et les voeux des Bataves, les portes inexpugnables de la Hollande furent ouvertes aux français. Il ne reſta donc aux Emigrés qui ſe trouvaient dans toutes les villes des Provinces — unies d'autre eſpoir que la fuite.

La modicité des moyens de la plûpart d'entre eux; un hiver qui ſemblait fait pour leur nuire et favoriſer leurs ennemis; la cherté horrible des voitures; le gélement des Canaux; l'erreur qu'on ſe plaiſait à propager que le danger n'était pas preſſant, lorſqu'il était plus qu'imminent; enfin le modérantiſme même de la convention, tout ſembla concourir à alimenter la répugnance extrême qu'on avait de ſe déplacer, pour aller chercher ailleurs un azile qu'on n'était pas ſûr de trouver. Si ce concours de cir-

conſtances ne dût cependant inſpirer à perſonne une parfaite ſécurité, du moins il occaſionna le retard des préparatifs à faire pour s'enfuir, et il en détermina pluſieurs même à reſter.

Par une fatalité qui ſemble toujours pourſuivre les malheureux, ſurtout les Emigrés, on n'était nullement inſtruit de la poſition reſpective des armées. On exagerait ſouvent les efforts et les reſſources des Alliés, et on atténuait toujours les avantages des Républicains. On eſpèrait un moment, on déſeſpèrait dans un autre. Flottant ainſi pendant quelques jours dans l'incertitude cruelle que devaient inſpirer des rapports menſongers, des données erronées, on s'occupa à raiſonner ſur les différens moyens de fuite, lorſqu'on eut dû l'avoir déjà effectuée. On temporiſa encore, juſqu'à ce qu'il fut enfin viſible, qu'il ne reſtait plus un ſeul inſtant à perdre.

Les uns diſaient que le chemin pour l'Allemagne était déjà coupé par les Républicains, tandis qu'il ne l'était pas encore. Les autres le diſaient libre, mais aſſuraient qu'il était tout auſſi dangereux de paſſer dans les rangs des vaincus, battant partout en retraite, que dans ceux

des vainqueurs s'avançant en triomphe. Ainſi, incertains du chemin qu'on pouvait ſuivre, comme on l'avoit été du moment favorable, où il eut fallu le prendre, les uns ſe décidèrent à reſter en Hollande, les autres à paſſer en Angleterre; quelques uns à gagner l'Allemagne par Amersfort, et le grand nombre par la Nord-Hollande.

Ceux des Emigrés qui ſe déterminèrent à reſter en Hollande, s'étaient, pour ainſi dire, abandonnés à leur deſtinée; par conſéquent, ce fût plutôt l'effet de leur déſeſpoir, que celui de leurs combinaiſons. Ils furent d'abord les plus malheureux, parcequ'ils avaient la certitude de ſe trouver bientôt, au milieu de leurs ennemis, ſans ſavoir le ſort qui pouvait les attendre. D'après les exemples effrayans de la fin tragique de pluſieurs des leurs, reſtés comme eux dans des pays conquis, d'après ſurtout les loix formelles qui les condamnaient encore aux mêmes peines, ils ne pouvaient pas ſe flatter que les loix de la République, et les Républicains eux-mêmes, reſpecteraient leurs malheurs, et commenceraient préciſément pour eux, à uſer d'indulgence. Ils devaient du moins en douter;

et un doute, ſur la conſervation ou la perte de ſa vie, eſt un tourment qu'on ne peut exprimer. La crainte d'ailleurs, groſſit toujours dans l'imagination, les dangers qu'on appréhende; et ſi elle permet quelque légère eſpèrance, elle ſemble plutôt l'effet, des illuſions qu'on tâche de ſe faire que des motifs qui pourraient l'inſpirer. L'expérience et la raiſon devaient donc leur donner toutes les craintes, et ne leur laiſſer aucun eſpoir.

Ceux des Emigrés qui voulurent paſſer en Angleterre, durent ſe pourvoir d'un paſſeport de l'Ambaſſadeur Britannique à la Haye, et tous ne purent pas en obtenir. Ils durent en même-tems, s'aſſurer, d'une barque de pêcheur, au petit port de Schevelling, et il n'y en eut pas pour tous ceux, qui auroient voulu en avoir. Pluſieurs perſonnes cependant en frêterent à grand prix. Entaſſés dans ces petites naſcelles ils s'expoſerent à traverſer la mer. Un jour, après le départ d'une de ces Barques, remplie par une famille nombreuſe, une des Dames qui s'y trouvaient, fut tout à coup tourmentée, par les douleurs de l'enfantement, et elle accoucha au milieu des eaux, dans le dénuement total des ſecours qui lui euſſent été néceſſaires. On re-

vint au port, dont on n'était éloigné qu'environ d'une lieue, pour déposer la mère et l'enfant dans une maison de village. Son état respectable faisait espérer avec raison, qu'elle n'aurait en restant, aucun risque à courir. Mais craignant plus la présence des Républicains, que les suites qui pouvaient résulter d'un passage si critique à sa situation, elle voulut absolument continuer sa route, et on fit voile pour l'Angleterre.

Deux jours avant l'arrivée des Français à la Haye, un autre famille loua également une barque, pour la même destination; on s'embarqua. Après deux jours de navigation, et sous un vent-arrière le conducteur mit à l'ancre. Il assembla les matelots qu'il commandait, et le résultat de leur délibération fut, de ne pas aborder l'Angleterre, mais de revenir en Hollande. Ils craignaient que leur bateau et leurs personnes ne fussent saisis en Angleterre, s'ils y arrivaient. Dans la supposition que ce contretems ne leur survint pas, ils craignaient que les Français, maitres de leur pays à leur retour, ne les vexassent pour avoir favorisé la sortie de quelques émigrés. Les réflexions qu'il firent à ce sujet, furent entendues par quelqu'un des vo-

yageurs qui connaiſſait leur langue. Il communiqua aux autres, le projet de leurs marins, qui voulaient ſe faire un mérite auprès des français, en leur ramenant cette proie. Auſſitôt les émigrés au nombre de ſept, ſans y comprendre les femmes et les enfans, s'emparèrent chacun de leurs piſtolets et de leurs autres armes, et dirent aux Hollandais, que, s'ils ne les conduiſaient pas en Angleterre, ils leur bruleraient la cervelle; qu'ils connaiſſaient parfaitement leur poſition et la direction de la Bouſſole, que conſéquemment ils ne prendraient pas le change, s'ils voulaient les tromper. Epouvantés de ces menaces, le lendemain le conducteur ſe dirigea ſur l'Angleterre, dont on n'était éloigné que de cinq ou ſix lieues, et on arriva à Harwich ce jour même, c'eſt à dire, le troiſième de l'embarquement.

Indépendamment du froid rigoureux dont furent atteints tous ceux qui prirent la même voie, étant la plûpart ſans feu, dans ces petites barques découvertes qui ne les mettaient pas à l'abri des intempéries de l'air, ou plutôt des froids du mois de janvier, pluſieurs coururent encore les plus grands dangers de périr. Ils eſſuyèrent

des tempêtes qui les mirent, à deux doigts de leur perte. De-là les bruits qui s'étaient répandus, que trois de ces barques avaient été ſubmergées. On avait même dit, que quelques autres avaient été priſes, par un corſaire français, et on mettait de ce nombre, celle qui portait l'auguſte famille d'Orange! je dois ici, rendre un hommage ſolemnel, à la ſenſibilité et à la bienfaiſance qui caractériſérent à la Haye, le coeur compatiſſant et l'ame généreuſe, des Princes et des Princeſſes de cette illuſtre maiſon. Son Alteſſe Royale Madame la Princeſſe *Stathouderienne* ſurtout, ſe diſtingua par la multitude des bienfaits qu'elle diſtribua à tous ceux des Emigrés français, qui implorèrent ſes bontés. Sa grandeur d'ame ménagea leur délicateſſe en ſoulageant leur miſère. Elle accepta les reconnaiſſances qu'on lui remettait, de la ſomme qu'elle donnait, comme ſi elle n'eut fait que la prêter. Hommes généreux et ſenſibles, imités cet exemple en répandant vos bienfaits, dans le ſein des malheureux; de ces malheureux ſurtout, qui feſaient autreſois, ce que vous faites aujourd'hui. Faites leur toujours enviſager, que vous vous trouvés plus heureux, de pouvoir ve-

nir à leur ſecours, qu'ils ne le ſont de les recevoir. Ne leur faites jamais payer aux dépens de leurs ſentimens, ces reſſources que vous leur accordés. Qu'une humeur rebutante, plus inſupportable encore que la miſère la plus profonde, ne s'empare point de votre ame, devant les malheureux que vous ſoulagés. Semblables au Créateur, qui s'eſt rendu inviſible, au milieu des innombrables bienfaits qu'il répand ſur les hommes, que le néceſſiteux ne voye auſſi dans les vôtres, que la commiſération naturelle de ſon ſemblable, et jamais ſon orgueil ou ſes reproches. Eut-il des torts, ſes beſoins en ſont l'excuſe, et vous n'êtes que plus grand, en feſant ſans oſtentation, du bien à celui que vous voyés ſi petit à vos pieds. *Que la ganche ne ſache pas le bien que fait la droite.*

Ceux des Emigrés qui prirent la route de Narden et d'Amersfort au hazard, ſans aucun motif de certitude ſur la poſſibilité du paſſage, prirent, par le réſultat des événemens, le moins mauvais des partis. Quelques-uns cependant y perdirent leurs effets, à cauſe de la rareté ou de la cherté des voitures; très peu furent pillés; et on n'en cite qu'un, d'arrêté par les Républi-

cains. Pas loin d'Amersfort il arriva un petit accident qui heureusement n'eut pas des suites facheuses. Trois personnes, du nombre desquelles était une femme et sa petite fille agée de huit ans, fuyaient dans une voiture, qu'à force d'argent on avait trouvé moyen de se procurer. Quelques soldats Anglais s'approchèrent, et firent des menaces au cocher, ainsi qu'aux voyageurs. Ils demandèrent de l'argent, et sur le refus qu'on leur fit, ils précipitèrent la voiture en bas de la chaussée, qui était très élevée, et se mirent ensuite en disposition d'aller piller les morts ou les estropiés qu'ils venaient de faire. Mais un détachement de la légion de Béon arriva, et les Anglais prirent la fuite. Les voyageurs furent griévement blessés d'une chûte aussi forte, mais heureusement personne n'en mourut. On leur donna tous les secours possibles, et, quoique trés souffrants, ils continuèrent leur route.

Mais venons à ceux qui dirigèrent leurs pas vers la nord-Hollande. Arrivés à Amsterdam de tous les côtés, les Emigrés s'informèrent d'abord, s'il y aurait moyen de passer avec sûreté, le long du Zuiderzée, pour aller en Alle-

magne. Partout on répondit négativement. Cependant malgré les dangers que cette réponse allarmante devait faire craindre, il s'en trouva quelqu'un qui voulut s'exposer à les courir. Un assez grand nombre d'autres, eussent aussi voulu s'y exposer; mais là plus encore qu'ailleurs, les prix exorbitans qu'on demandait pour un simple chariot; la valeur des chevaux et des voitures que les charretiers voulaient qu'on consignât à Amsterdam, craignant que les Anglais ne s'en emparassent au passage, toutes ces difficultés firent que, presque tous ceux qui étaient en famille, ou qui avaient de grands bagages, renoncèrent alors à prendre ce parti. Un voiturier n'avait pas eu honte, de demander deux mille florins, pour faire passer une famille. On se décida donc à suivre l'exemple du grand nombre, et on prit la route de la nord - Hollande.

Tandis qu'on s'occupait à s'éloigner, les français s'approchaient. Ils entrèrent à Amsterdam, et par conséquent dans toutes les autres villes de la Hollande. Il est difficile d'imaginer dans quels embarras et dans qu elle affreuse situation se trouvèrent, dans ces premiers momens, les Emigrés qui s'étaient décidés à rester. Ils

voulaient se cacher; mais la plûpart de leurs hôtes, qui la veille leur avaient promis de favoriser leur séjour et leur déguisement, ne voulurent plus rien faire. Il y en eut même qui voulurent les mettre à la rue, craignant que les français ne séviſſent contre ceux qui récéleraient des Emigrés. Dans une maiſon d'Amſterdam il y avait onze Emigrés, et dans le nombre deux Dames de qualité, qui n'attendaient l'une et l'autre, que le moment pour accoucher. Elles eurent en même tems à combattre, contre toutes les craintes qui les agitaient, contre les douleurs de leur état, et contre les mauvais traitemens de leurs hôtes. L'une était logée à la cave et l'autre au grenier, cette dernière ayant le tître de Princeſſe. Au milieu des agitations on se trouvait dans ce moment, la ville d'Amſterdam; au milieu du tumulte qui se feſait, dans la maiſon ou étaient ces Dames, elles accouchèrent toutes deux, le même jour et très heureuſement, malgré la privation des premiers ſecours, qu'éxigeait leur état.

Tous les Emigrés n'avaient qu'un ſentiment, c'était celui de la crainte. Cependant les Républicains plus occupés à retirer de la

conquête de la Hollande, tout le fruit, dont elle pouvait être ſuſceptible, qu'à s'y rendre odieux par des vexations et des ſupplices, laiſſèrent les Emigrés, qui avaient paru ſe repoſer ſur leur magnanimité, parfaitement tranquilles. Ils ſavaient bien cependant, qu'il en était reſté un très grand nombre, mais il ſemble qu'ils affectèrent de vouloir l'ignorer. Auſſi, ils ne donnèrent jamais des ſuites, aux dénonciations multipliées qu'on leur fit à ce ſujet. S'il y eut quelque Emigré d'arrêté dans les villes, ce ne fut que quelque imprudent qui, d'après même la tranquillité dont il était ſurpris de jouir, croyait, en cas d'un changement d'opinion, devoir aller ſe déclarer aux généraux ou aux repréſentans, eſpérant ſans doute, d'en obtenir une ſauve-garde. Encore même, dans le nombre de ces imprudens, y en a t'il eu que les Républicains renvoyèrent bruſquemment, parcequ'ils voulaient les laiſſer libres, ſans leur garantir formellement leur liberté, Il n'en fut pas de même de ceux qui avoit gagné la nord-Hollande, comme on le verra dans les chapitres ſuivans.

CHAPITRE II.

Embarras, déſeſpoir, courage des Emigrés dans la nord-Hollande.

La grande majorité des Emigrés partit donc d'Amſterdam pour aller dans la nord-Hollande. Les deux iſſues que le Zuiderzée et l'Océan ſemblaient offrir, feſaient eſpèrer qu'on pourrait ſe ſauver, par l'un de ces deux points. Ce n'eſt pas qu'il ne duſſent avoir des inquiétudes en prenant ce parti, le ſeul qu'il leur reſtait: Car on diſait que le Zuiderzée était glacé, et que les batimens du Texel ne pouvaient point ſortir du port. Mais on fuyait, et on tâchait de ſe perſuader qu'il était impoſſible que les loix des hommes et celles de la nature, ne ſuſpendiſſent pas leur rigueur, à la vue des dangers dont on était entouré de toutes parts. Par la force des tourmens qu'on endurait et par les efforts courageux que l'on feſait pour s'en délivrer, on oſait, ce ſemble eſpèrer de faire violence et à Dieu et aux hom-

mes. Le Ciel et la terre furent inéxorables. Cependant on eſpèrait toujours. On peut enlever à l'homme ſes biens, ſa réputation, tout ce qu'il a au monde de plus cher; mais rien ne peut lui enlever, au milieu même de ſes ſouffrances ou de ſes craintes, l'eſpèrance d'en être un jour délivré. On s'abuſa réciproquement ſur les motifs qui ſemblaient devoir inſpirer quelque confiance, et on s'aveugla ſur ceux qui devaient donner de l'inquiètude.

Ici, on diſait que les habitans des deux rives du Zuiderzée, entretenaient une rigole libre au milieu de cette mer, en caſſant, à proportion qu'elle ſe formait, la glace qui en eut empêché la navigation. Là, on aſſurait qu'il n'y avait rien à craindre, parceque les français étant entrés en Hollande comme amis, non point comme conquèrans, ils ne violeraient pas le droit d'hoſpitalité qu'elle avait donné aux Emigrés. Les uns croyaient que les Républicains ne viendraient pas dans la nord-Hollande, les autres que les Etats-généraux prendraient notre défenſe, contre les tentatives que pourraient faire leurs nouveaux Alliés; ou que du moins, ils obtiendraient un tems moins rigoureux, pour

ſavoriſer notre ſortie. On eſpèrait enfin qu'à la dernière extrêmité en ſe cachant, en ſe déguiſant on pourrait ſe ſauver. Les uns ſe repoſaient ſur les moyens qu'ils poſſédaient encore, les autres ſur l'état même de dénuement dans lequel ils ſe trouvaient, croyant devoir attendrir, par leur miſère et leurs dangers, les coeurs même barbares.

Le plus grand nombre préoccupé de toutes ces illuſions, ſe porta d'abord ſur Enkhuyſen. En ſortant d'Amſterdam, il fallait traverſer le Tech ou le port à pied ſur la glace. Depuis qu'une voiture s'y était enfoncée, les charretiers et les cochers n'oſaient pas y expoſer la leur. Les perſonnes qui en avaient amené avec elles, et celles qui ne voulaient pas paſſer ſur la glace, allèrent paſſer par Harlem. Mais le plus grand nombre ayant arrêté des chariots ou des caroſſes de l'autre côté de la rivière, il fallut bien marcher ſur la glace, pour pouvoir aller les joindre. On vit des perſonnes renverſées par le vent, et rouler ſur la glace, ſans pouvoir s'arrêter. D'autres arrêtées par le froid, ne pouvant ni avancer ni reculer. On en vit ſe traîner ſur leurs genoux et ſur leurs mains, un porteman-

teau, ou un havresac sur le dos. On en vit quelques uns s'enfoncer dans l'eau, la glace ayant cassé sous leurs pieds. De ce nombre furent, un Lieutenant-général et un grand-vicaire de Soissons, qu'on parvint cependant à en retirer. On vit à l'auberge qui est à l'autre bord, des femmes, de jeunes demoiselles, des enfans presque gelés qu'on ne pouvait pas rechauffer, parcequ'on était obligé de partir, sans pouvoir les remettre. Le soir on vit à Horn, une Dame, que quatre personnes descendirent de sa voiture, et portèrent dans l'auberge, étant comme morte de froid, sans parole et sans mouvement.

On arriva à Enkhuysen, où il y eut une si grande affluence de monde, qu'on eut bien de la peine à pouvoir s'y loger. Aussi plusieurs personnes passèrent des nuits dans des chambres dans des cuisines, sur la paille ou sur des chaises, qu'on paya plus cher que si on eut couché dans un lit, à cause du feu, que le froid rendait si nécessaire. Le Zuiderzée se trouva trop gelé, pour le passer à flot, et pas assés pour le passer en traineau. L'histoire qu'on avait, faite du canal pratiqué au milieu de cette

mer, ne ſe trouva plus qu'un conte. Le 16 janvier on commença à tenter le paſſage, on en réitera la tentative les quatre jours ſuivans; mais ce fut toujours inutilement. On feſait trois ou quatre lieues, et on était enſuite obligé de revenir au port. Les courants qu'il y avait encore, et les amoncellemens de glace et de neige ne permirent pas de s'expoſer plus avant. La tentative du 20 ſurtout, n'ayant pas mieux réuſſi que les premières, la grande majorité des Emigrés ſe porta alors ſur Peten et ſur Helder, eſpèrant pouvoir s'embarquer ſur quelque batiment du Texel ou ſur quelque barque de pêcheur le long de la côté.

Nouvaux fraix, nouvelles ſouffrances et nouveaux dangers pour ce voyage. On était venu à Enkhuyſen en voiture et en charriots on dût aller la plûpart à Helder, en traîneaux qu'on feſait aller ſur les canaux gelés. Les uns étaient trainés par des chevaux, les autres par des hommes. On vit dans pluſieurs endroits la glace caſſer ſous les pieds des conducteurs qui s'enfoncèrent dans l'eau. On vit des chevaux effarouchés prendre le mord-aux-dents, faire des écarts, briſer les traîneaux, laiſſer

épars ça-et-là les malheureux voyageurs qui se mouraient de douleur, de froid et de frayeur. Il y en eut même de dangereusement blessés, et qui s'empressaient plutôt à trouver un autre moyen de continuer leur route, que de chercher un azile pour se reposer de leurs fatigues, penser leurs playes et réchauffer leurs membres macérés par le froid. Dans les endroits où l'on était forcé de s'arrêter un instant, on en trouva où l'on fut bien traité, d'autres où l'on ne voulait même pas souffrir qu'on se reposât un moment, le peuple craignant d'être vexé s'il ne se montrait inhumain. Les cris des souffrans ne fesait qu'exalter sa barbarie. Il ne craignit même pas, ce peuple, de faire des menaces à des hommes dont une situation bien moins affreuse eut désarmé leurs plus cruels ennemis. Tel est le patriotisme du dix-huitième siècle que pour être citoyen, il a fallu être patriote, et pour être patriote il a fallu être barbare.

Arrivés à Helder les Emigrés voulurent frêter des batimens pour passer en Angleterre, ou dans tout autre parage que ceux de la Hollande. On ne trouva que des refus et des difficultés.

Cependant un Capitaine-marchand proposa de fournir son vaisseau, moyennant une somme considérable; mais il était enchaîné par la glace, et il ne voulait pas se charger de la casser. Les Emigrés qui se trouvaient là, à peu près une centaine, se présentèrent aussitôt pour le débarrasser. Le danger qui les menaçait ne leur fit calculer ni le prix ni les fatigues qui pouvaient les en mettre à couvert. Ils promirent tout; et forts de leurs craintes, et de leurs espérances, ils se mirent aussitôt au travail. Le froid était si excessif, qu'en leur ôtant les forces, il leur en faisait également perdre le fruit, du moment qu'ils voulaient prendre haleine. La glace reparaissait presque aussitôt qu'ils l'avaient brisée, et se reprenait entièrement la nuit, tandis qu'ils allaient se reposer des fatigues du jour. Ils en employèrent cependant quatre à ce travail aussi dur qu'inutile. Les uns cassaient la glace, les autres poussaient le batiment. Quelques uns tiraient des cordes, quelques autres arrangeaient les outils. Ici l'un avait une jambe gelée. Là un autre avait un bras comme paralisé, tous souffraient; aussi on n'entendait qu'un cri général et horrible que faisaient pousser le froid, la douleur, la misère et la crainte. Après le pre-

mier jour on travailla bien encore les trois autres; mais voyant bien que tant d'efforts étaient vains, on n'était plus animé que par le déſeſpoir et par une eſpèce de rage. Tout fut inutile. Le quatrième jour arrivèrent à Helder deux commiſſaires Bataves, qui conſeillèrent aux hommes et ſurtout aux militaires de partir ſur le champ. Alors cette multitude d'Emigrés qui réfluait de ces côtés, ſe diſperſa ſans ſavoir où elle devait porter ſes pas.

Je n'eſſayerai pas ici de faire le tableau du déſeſpoir des uns, du courage des autres, de la miſère, de l'embarras, des craintes et des ſouffrances de tous. Je ne pourrai qu'en donner une bien faible idée: car il eſt des ſituations qui compriment tellement toutes les puiſſances phiſiques et morales de l'homme, qu'en étant une fois délivré, il lui eſt impoſſible de ſe pénétrer des mêmes ſenſations qu'il a éprouvées, et bien plus encore d'en exprimer toute l'intenſité. Je dirai que toute ſembla concourir à augmenter la rigueur affreuſe de notre horrible deſtinée. Plus ou moins pourvus de reſſources, dans une poſition plus ou moins dangereuſe, chacun ſe croyait le plus à plaindre, et racontait à un autre plus mal-

heureux encore ſes inquiétudes et ſes peines. Le froid exceſſif qu'il coutinuait de faire, aggravait nos maux et abſorbait, pour s'en mettre à l'abri, une partie des moyens que pluſieurs auraient eu beſoin de conſerver pour vivre.

Dans les différens trajets, ſouvent nocturnes, qu'on fit dans tous les ſens, allant et revenant dans les divers lieux par où l'on croyait pouvoir ſe ſauver, on vit pluſieurs perſonnes, faire des chûtes très dangereuſes, ſur les glaces et dans les routes. On vit pluſieurs voitures renverſées, pluſieurs traîneaux culbutés ou briſés. On vit une Dame qui eut un bras caſſé; cinq ou ſix autres perſonnes, les jambes entamées et dangereuſement bleſſées; pluſieurs des membres foulés et un très grand nombre quelque partie du corps entièrement gelée. On vit des femmes reſpectables par leur âge, leurs vertus, leur ancien rang tellement atteintes par le froid qu'elles ne pouvaient preſque plus reſpirer. On en vit d'autres jeunes, deux ou trois même avec leurs petits enfans encore à la mamelle, ſe déſoler ſur un état auſſi abominable, invoquer Dieu et les hommes de venir à leur ſecours, et appeller la mort même, pour voir un terme ſi deſirable, à des maux ſi cuiſans.

On vit des enfans de l'un et de l'autre sexe, tellement mortifiés par le froid, qu'ils ne pouvaient même pas exprimer par leurs larmes, les douleurs aigues qui atteignaient, toutes les parties de leur tendre individu. On voyait ces innocentes Créatures, invoquer les secours de leurs parens, par leurs regards attendrissans, ne pouvant ni leur parler, ni leur tendre leurs faibles mains engourdies. On vit des viellards vénérables par leurs services, leurs infirmités et leurs cheveux blancs, pouvant à peine se traîner en tremblant, sur les chemins et dans les rues pour tâcher de prolonger des jours qui furent autrefois si précieux à la France, et que les français même, leur rendent depuis si long-tems presque à charge.

Ici, c'était une mère sensible séparée de ses enfans, les demandant à tous ceux qui se présentaient à sa vue. Là, c'était des enfans cherchant partout les auteurs de leurs jours. D'un côté une femme séparée de son mari, nn mari séparé de sa femme, se cherchant mutuellement pour confondre leurs malheurs communs, dans un même sentiment. On voyait des frères, des parens, des amis s'informant de toutes parts

de ce que pouvaient être devenus ceux qui leur étaient unis par les liens du sang, de l'amitié et qu'ils craignaient déjà moissonnés par le glaive Républicain.

A ces trances cruelles, à ces allarmes douloureuses pour les seins, se joignaient encore celles qu'on avait pour soi-même. Les hommes se déguisaient, coupaient leurs cheveux, s'affublaient d'habillemens grossiers, abandonnaient sur les chemins et dans les auberges, les habits et les armes qui servirent à leur bravoure, et qui n'eussent fait que les rendre criminels, lorsqu'ils étaient assés punis de ne pouvoir encore se montrer valeureux. Certains n'osaient pas même conserver leurs noms, noms chers à la Monarchie, et en prenaient de communs, et d'insignifiants pour se confondre dans la multitude. On ne voulait rien garder de ce qui pouvait servir d'indice du rang, des exploits, des talents, et de l'opinion qu'on avait. Aussi les flammes dévorèrent titres, attestations, passeports, brévets, ouvrages et papiers qu'on avait, jusques-là, précieusement conservés. Tout, jusqu'aux images sacrées de l'infortuné Louis XVI., et de son auguste compagne qu'on se vit contraint de détruire, dans la crainte d'en-

tendre encore profaner leur mémoire chérie, et de devenir soi-même victime inutile de cette faible preuve de vénération, et de fidèlité, tout dis-je, devint la proie du feu pour qu'il ne le fut pas du crime, ou plutôt de la soldatesque effrenée.

Enfin, le ciel et la terre, semblèrent avoir épuisé tous les fléaux qui sont en leur pouvoir pour accabler les malheureux Emigrés. Toutes les souffrances du corps, toutes les amertumes de l'ame, tous les tourmens de l'esprit les poursuivirent sans relâche. Le passé se présentait à leur imagination, pour leur rendre leur situation présente plus pénible, par un contraste si frappant. Il leur rappelloit un père, une mère, une épouse, des enfans, des frères, des soeurs, des amis, peut-être sous le glaive, ou dans les tombeaux qu'on croyait devoir être aussi bientôt, son unique partage. On ne voyait dans le présent, que privations, que dangers, que désespoir. Bien loin de recevoir quelque consolation on ne se voyait entouré que de malheureux comme soi, qui se désespèraient, et de ces ames mercenaires qui profitaient du malheur pour satisfaire leur insatiables cupidite. Ces hommes, seulement de nom, regardaient nos infortunes, comme une de leurs

plus grandes proſpérités; comme une occaſion, d'autant plus extraordinaire de s'enrichir, que jamais il ne s'en était préſenté, une auſſi favorable. De même, les brigands des forêts, ſe réjouiſſent de voir, dans une nuit obſcure, des voyageurs égarés, forcés de venir leur demander le chemin, qu'ils doivent ſuivre et les avoir ainſi à leur diſpoſition, On n'oſait pas enviſager l'avenir, parcequ'on n'oſait pas y compter. Dans le faible eſpoir même, qu'on avait de pouvoir s'échapper aux dangers innombrables dont on était entouré, on ne ſavait, où l'on pourrait porter ſes pas, et ſurtout comment l'on pourrait y ſubſiſter, ſe trouvant la plûpart ſans ſecours comme ſans eſpérances. En un mot le phiſique et le moral étaient tellement préſſurés, tellement identifiés avec les maux qui en annéantiſſaient toutes les facultés, qu'on mourait à chaque inſtant, ſans cependant ceſſer de vivre.

CHAPITRE III.

Détails sur les premières tentatives qu'on fit pour passer le Zuiderzée.

Il faut que la peur soit un sentiment qui abaisse et qui éléve bien l'homme, puisqu'elle le rend capable de faire les plus grandes actions, comme elle peut le porter aux plus grandes faiblesses. Elle fait plus, elle lui fait oublier tout et s'oublier lui-même; et en lui inspirant de s'echapper aux dangers qui l'occasionnent, elle l'engage quelquefois à en courir de bien plus grands et de plus imminens encore. C'est ce qui arriva sur tous les différents points du Zuiderzée, dans les premiers jours que les Emigrés s'y portèrent en foule. On leur avait dit, et ils avaient tâché de se persuader, qu'ils pourraient en exécuter le passage. Cependant il fut d'abord impossible; mais les difficultés qui paraissaient invincibles ne firent qu'augmenter le désir qu'ils avaient de les surmonter toutes. Ils crurent que tous les obstacles devaient plier, devant le courage et les efforts qu'ils se proposerent d'em-

ployer pour les vaincre. Plus que courageux, ils furent téméraires. Ils eurent même le talent de faire seconder la hardieſſe de leurs deſſeins, par des hommes bien peu propres à s'élever au deſſus de la ſphère ordinaire. Il eſt vrai que la cupidité véhicule puiſſant pour les ames viles, fut pour les marins Hollandais qui conſentirent à tenter le paſſage, ce qu'était la crainte qui portait les Emigrés à l'entreprendre. Cependant, comme je l'ai déjà dit, toutes les tentatives qu'on fit depuis le 16. juſqu'au 20. janvier furent partout inutiles. Je citerai quelques exemples de la ſituation de ceux, qui voulurent affronter tous les dangers, en tentant le paſſage dans des barques et à pied.

Quatre Emigrés arrivèrent à Enkhuyſen avec des Lettres de recommandation qu'on leur avait données à Amſterdam. Après beaucoup de peine et de difficultés, ils parvinrent enfin à louer une petite barque, et laiſſèrent entrer dans leur marché un honnête Hollandais qui voulait également paſſer. Ils partirent d'Enkhuyſen le 18. janvier à 6 heures du matin. Leur barque entièrement découverte fut trainée ſur la glace par dix robuſtes matelots. Dans la

matinée ils consommèrent le peu de provisions qu'ils avaient prises avec eux, croyant, d'après ce qu'on leur avait assuré avant de partir, qu'en moins de 8 heures ils feraient la traversée. Cependant la nuit approchant, ils ne virent point l'autre bord. Inquiêts de ce retard, ils en demandèrent la cause aux matelots qui, aussi fatigués que découragés, aussi craintifs qu'ignorants leur avouèrent qu'ils ne savaient plus où ils étaient, et qu'ils craignaient de s'être même égarés. Ils ajoutèrent que plus loin, il pourrait y avoir des précipices, et que de nuit ils ne voulaient pas s'exposer à aller s'y engloutir. Qu'il fallait enfin rester là où ils se trouvaient jusqu'au lendemain matin. On peut imaginer, mais pas exprimer tous les sentimens douloureux d'une situation si affreuse. Incertains du résultat de tous les maux et de tous les dangers qui les environnaient, ces infortunés se couchèrent les uns contre les autres sur les planches, et s'abandonnèrent à leur malheureux sort.

Le sommeil du désespoir vint fermer leurs paupières; mais il ne leur fût pas plus permis de satisfaire ce besoin de la nature que tous les

autres, auxquels ils étaint en proie, et auxquels ce dernier eut du moins apporté quelque adouciſſement. On leur dit que s'ils s'endormaient, ils ſe trouveraient entièrement gelés, à leur reveil, et qu'ils courraient même, des riſques pour leur vie. Le bon Hollandais ſe propoſa de veiller, pour empêcher les Emigrés de dormir. Il feſait continullement des queſtions, et ſi l'on n'y répondait pas, il ſecouait auſſitôt ceux qui gardaient le ſilence. Ainſi abimés de ſommeil ſans pouvoir dormir, de faim ſans pouvoit manger, de froid ſans pouvoir ſe réchauffer ils voulurent du moins ſe promener ſur la glace; mais la force de la marée l'avait briſée, de ſorte qu'il ne leur fût pas poſſible de ſortir de la barque. Ils paſſèrent ainſi cette effroyable nuit, conſumés par tous les beſoins, par toutes les ſouffrances, qu'eux-mêmes ne ſauraient aujourd'hui définir, et qu'on aurait de la peine a comprendre.

Le généreux Hollandais qui était avec eux, et qui s'émigrait auſſi de ſon aveugle patrie, leur rendit tous les ſervices poſſibles. Il ne parut affecté que des maux que ſouffraient les Emigrés français, et fut inſenſible ſur les ſiens propres. Il tâcha de les conſoler; il ſe dèpouilla même d'une

partie de ſes vêtemens pour les mettre un peu plus à l'abri de la rigueur du froid; il plaignait les émigrés, il calmait les matelots; il fut, en un mot, l'ange conſolateur et des uns et des autres. La ſenſibilité eſt une vertu ſi belle et ſi rare, quoique ſi naturelle, que je me fais un devoir de citer tous les traits qui la caractèriſent.

L'aurore commença a luire obſcurément à leurs yeux. Les matelots découvrirent bientôt qu'au lieu de ſe diriger ſur Staveren, le point de l'autre rive le plus près d'Enkhuyſen, ils s'étaient trop jettés ſur la droite, et avaient ainſi doublé la longueur du chemin. La marée et un petit dégel qu'il avait fait pendant la nuit, avaient caſſé la glace dans certains endroits, par leſquels cependant il fallait néceſſairement paſſer. Dans toute la journée de la veille, n'ayant pas fait ſeulement la moitié du chemin, les matelots ne voulurent pas aller plus-avant, et dirent qu'il fallait abſolument revenir a Enkhuyſen. Réſignés à tout à la mort même, les Emigrés ne ſe permirent pas une ſeule repréſentation contraire. Uniquement abſorbés par la force des tourmens qu'ils enduraient, ils n'avaient que le ſeul ſentiment d'en être bientôt délivrés. L'avenir tel effrayant qu'il

put leur paraître auparavant, ne leur paraissait plus que bien doux, comparativement à leur situation présente. Elle était telle que les matelots mangeaient des glaçons et de la neige pour soutenir leurs forces, ou plutôt pour ne pas mourir d'inanition.

On revint donc sur ses pas. Il fallait en prenant même ce parti, franchir les lacunes qu'avaient faites le dégel et la marée. On arriva à un de ces endroits entièrement dégelés, où la barque fut à flot. Il fesait un vent si violent et les vagues étaient si fortes, que dans un instant leur bâteau fut rempli d'eau et de glace. On crut périr. On criait au secours, mais on n'était entendu que par l'élément qui causait le danger. Dieu, toujours la ressource des malheureux en péril, fut aussi invoqué. Tous, en même tems, en poussant des cris affreux, mêlés avec les hurlemens de leurs conducteurs, rejettaient l'eau qui venait les inonder. On parvint enfin à faire aller la barque près de la glace, sur laquelle il fallait la placer, et ce fut là la plus grande difficulté. Tous durent travailler à la surmonter. Le froid et la faim leur avaient ôté toutes leurs forces, mais la

crainte de la mort leur en donna de nouvelles. Ils parvinrent enfin à sortir de ce précipice et à continuer leur route. Après avoir vaincu toutes les autres difficultés, que l'eau, la glace et la neige, faisaient naître à chaque pas, ils apperçurent Enkhuysen. Ils l'avaient quitté avec plaisir, ils le revirent avec plus de plaisir encore. Leurs cris firent qu'ils ne tardèrent pas à être apperçus eux-mêmes. On se porta au port pour les voir arriver, et ils ne furent jamais plus faibles et plus anéantis qu'au moment d'y entrer. Ils crurent n'avoir plus de force, parcequ'il n'y avait plus d'obstacles à surmonter; et s'il s'en fût présenté d'autres, d'où eut dépendu la conservation de leur vie, peut-être qu'ils n'en étaient pas encore arrivés à ce dégré d'impuissance absolue qui ne laisse plus aucune force physique, et qu'ils les eussent également surmontés. Il semble que la nature en donnant à chaque individu une mesure de force suffisante pour les actions ordinaires de la vie, en ait gardé en reserve, pour les distribuer à chacun, dans les événemens, qui semblent en exiger davantage. De-là ces prodiges de valeur, de force, et de courage qu'on n'a tant admirés

dans tous les tems que parcequ'on les croyait au deſſus de la portée des hommes. De-là auſſi la rareté de ces phénomènes, parceque ceux en qui on les a vus s'opérer, ne pouvant pas contracter l'habitude d'un ſurcroit de puiſſance, qui ne leur a été accordé que momentanément, ne peuvent pas, par-la même, les reproduire à volonté. Il ſemble au contraire qu'après avoir ſurmonté les plus grands obſtacles, non ſeulement ce ſurcroit de force, qui avait été donné pour les vaincre, ait diſparu, mais même que les forces ordinaires en aient été conſidérablement affaiblies. Auſſi a t'on vu des perſonnes, après avoir fait les actions les plus éclatantes et dans les ſituations les plus difficiles, montrer dans des conjonctures ordinaires, moins d'énergie et de courage, que le commun des hommes. Auſſi voit on, tous les jours, des gens très courageux au milieu d'un grand danger, et frémir, s'evanouir même, auſſitôt qu'ils en ſont délivrés.

Tels furent nos malheureux voyageurs. Ils arrivèrent enfin. La joie et le déſeſpoir étaient peints ſur leurs viſages. Ils avaient deſiré d'arriver, et à peine l'étaient ils encore, qu'ils euſſent voulu repartir. Ils s'étaient embarqués

la veille à 6 heures du matin, et ils arrivèrent le lendemain à 7 heures du soir. Ils avaient par conséquent passé trente sept heures sur la glace. Sur cinq voyageurs qu'ils étaient, il y en eût trois qu'on fut obligé de sortir de la barque et de porter à l'auberge. Ils étaient comme morts, ne pouvant remuer aucun de leurs membres paralisés par le froid. Arrivés dans l'auberge, ils dévorèrent tout ce qu'on leur présenta. Il y en eut qui mangèrent jusqu'à quatre livres de pain, et ils n'étaient pas encore rassasiés. Pendant trois jours ils tâchèrent de vivifier leur corps, et quoiqu'ils en eussent encore quelque partie gelée, ils entreprirent une seconde fois le passage qu'ils effectuèrent heureusement le 23. Le digne Hollandais qui avait montré tant de courage dans le premier essai, ne voulut pas faire une seconde tentative, il s'en retourna chés lui.

Aucun de ceux qui tentèrent ou qui exécutèrent le passage dans les barques, ne succomba du moins aux souffrances inexprimables qu'il endurèrent tous. Il n'en fût pas de même de ceux qui le tentèrent à pied. Onze Emigrés partirent entre Horn et Amsterdam pour gagner l'Over-Issel. Cinq d'entr'eux périrent sur la glace. On

vouloit aller relever le premier qui tomba, mais on ne pût y parvenir à cauſe de ſon extrême faibleſſe. On voulut également lui donner les ſecours, qu'on pouvait donner, dans une ſituation ſi inouie, mais ils furent inutiles; dans l'eſpace de quatre minutes il fut mort. Il en fut de même des autres quatre; auſſitôt tombés auſſitôt privés de la vie qui ſemblait dépendre d'une chûte. Les ſix autres eurent tous quelque partie du corps entièrement gelée. L'un d'eux même fût couvert comme d'une lépre générale, dont il n'eſt pas encore parfaitement guéri. Trois autres Emigrés, portant un uniforme Anglais, partirent de Horn avec précipitation, ſur le bruit que les Français y arrivaient. Ils cotoyèrent le Zuiderzée, deux furent pris et fuſillés, et le troiſième en fuyant ſur la glace, tomba dans un précipice et diſparut.

Sept autres Emigrés partirent à pied d'Enkhuyſen, ſe dirigeant ſur Lemmer, dans le deſſein de ſe repoſer à l'île d'Urck qui eſt au milieu du Zuiderzée, et à celle de Schokland qui n'eſt qu'à trois lieues de terre, du côté de la Friſe. Avant d'arriver à l'isle d'Urck le froid, les chûtes et la peur en firent retourner quatre ſur leurs pas. Les trois autres continuèrent

leur route. Ils arrivèrent près de cette île à l'entrée de la nuit. Ils étaient si extenués de froid et de fatigue qu'ils convinrent de s'y reposer un jour. Mais les insulaires les voyant aborder leur île, s'armèrent de bâtons et de barres, vinrent au bord de la mer, et firent aux voyageurs les plus grandes menaces, s'ils avançaient davantage. Ceux-ci leur font comprendre qu'ils ne veulent que passer la nuit dans l'île, que le lendemain au jour, ils en repartiront. Ils promettent de donner tout ce qu'on leur demandera; ils exposent qu'il leur est impossible d'aller plus-avant et qu'ils mourraient certainement dans la nuit, s'il étaient obligés de la passer sur la glace. Ces barbares ne comprenant pas, ou ne voulant pas comprendre ce que leur disaient les voyageurs, firent mine de vouloir courir sur eux s'ils ne s'éloignaient au plutôt de leurs parages. Ceux-ci trop souffrans pour pouvoir se déterminer à prendre un parti, qui paraissait tant au dessus de leurs forces; et ne pouvant pas se persuader que des êtres à figure humaine, fussent assés inhumains et assés insensibles aux maux de leurs semblables, pour pouvoir se résoudre à faire du mal

à des hommes qui avaient tant de droits à en attendre du bien, se mirent dans la posture la plus suppliante, et veulent apprivoiser ou du moins appaiser la rage de ces tigres. Ce fut inutile, ils ne firent que l'irriter davantage. Voyant les dispositions qu'ils prenaient, deux des voyageurs s'éloignèrent; et le troisième succombant à la douleur et aux fatigues d'un voyage aussi affreux, recueille le faible reste de ses forces, et va en se traînant sur la glace, au devant de ces hommes qu'il espère appitoyer et attendrir. Mais il fut trompé dans son attente. Les monstres se ruent sur lui, lui raviſſent le peu d'effets et d'argent qu'il avait, l'abîment de coups et le laissent sur le bord de la mer. Quelques heures après, cet infortuné se releve entre dans le village, invoque des secours et ne recueille que de mauvais traitemens et de refus. Avec quelque pièce d'or qui avait échappé à la recherche de ses spoliateurs, il obtint cependant quelque nourriture grossière, mais personne ne voulut lui donner gîte. Il passa la nuit dans la rue, et le lendemain au jour on le prit avec brutalité, on le conduisit sur la glace, en lui fesant comprendre que s'il ne s'éloignait

au plutôt, on ferait un trou, et on l'y précipiterait. Il partit, et se sauva, étant arrivé le soir, assés près de Lemmer,

En fuyant on avait voulu éviter des ennemis et on trouva des barbares. La France n'est donc pas le seul pays, où il se soit commis, dans le dix-huitième siècle, des actes de férocité qui deshonnorent l'espèce humaine, et dont on n'eut jamais cru les Européens capables.

Je dois peindre ici quelques traits du tableau horrible que présentaient les Emigrés, qui après avoir avancé l'espace de trois ou quatre lieues dans les barques sur la glace, étaient forcés de revenir à Enkhuysen. Qu'on se figure les galères des forçats, les cachots des criminels les précipices les plus effrayans, on n'aura qu'une bien faible idée de ce déchirant spectacle qui n'est comparable qu'à lui-même. Le jour obscurci par des brouillards épais; la blancheur des frimats couvrant de deuil la terre; la force du froid comprimant la nature entière; les vents déchaînés semblant vouloir renverser les abris où l'on cherchait à s'en mettre à couvert, tel est le tems que les malheureux voyageurs avaient pour la tentative de leur passage.

S'ils eurent beſoin de tout le courage dont l'homme puiſſe être ſuſceptible pour oſer l'entreprendre, quel aurait dû ce ſemble, être leur déſeſpoir, lorſqu'après avoir fait quelques lieues ſur la glace, ils ſe voyaient contraints de revenir au port! on y voyait ces petites barques découvertes remplies de malheureux étendus ſur la paille, tranſis de froid, accablés de ſouffrances, enveloppés dans tous les habillemens qu'ils avaient pû prendre avec eux, le déſeſpoir peint dans leurs regards mourants, et dans leur attitude immobile. On entendait, les uns ſe plaindre de faim, les autres de ſoif, tous de froid, n'y en ayant pas qui n'euſſent quelque partie du corps gelée. Ils demandaient d'abord ſi les français étaient encore loin; ſi on ne craignait pas qu'ils arrivaſſent bientôt, ſi on aurait le tems d'attendre que la glace prit plus de conſiſtance, pour pouvoir effectuer le paſſage, avant leur arrivée.

Si je croyais, diſait l'un, que les Républicains duſſent me prendre ici, quoique je ſois abimé de fatigue et de ſouffrances, cela ne m'empêcherait pas de repartir ſur le champ, aux riſques de périr ſur la glace. Et moi diſait

l'autre, j'aime tout autant être guillotiné que d'aller souffrir mille morts avant de cesser de vivre. On voyait les matelots entourés de cordes, et pour traîner la barque ou le traîneau, et pour s'y tenir attachés, en cas que la glace cassant sous leurs pieds, ils ne s'enfonçassent dans l'eau. Ils criaient, ils juraient, ils maudissaient les élémens qui rendaient leurs fatigues inutiles, et les hommes qui les leur avaient occasionnées. Heureusement que quoiqu'ils fissent bien la loi, pour les prix du passage, ils ne demandaient pas le prix d'avance, ce qui fit que ceux qui ne voulaient pas continuer la route, après avoir fait quelques lieues, revenant au port, on ne leur donnait aucune récompense, pour la peine qu'ils pouvaient avoir prise.

CHAPITRE IV.

Achât d'une barque à Helder par quelques Emigrés. Leur départ de ce port. Leur arrivée en Angleterre.

Les Emigrés voyant donc qu'il fallait renoncer à paſſer par le Texel, ayant vû par eux-mêmes qu'on ne pouvait également pas paſſer par Enkhuyſen, et ſachant les français arrivés à Amſterdam, ſe déterminèrent à prendre les différens partis dont j'ai déjà parlé et dont je parlerai encore. Mais un jeune Officier français de la marine Royale, âgé de 19 ans voulut tenter de prendre d'autres moyens, que ceux de la multitude, pour échapper au danger imminent, dont on était entouré. Il propoſa à deux de ſes camarades, dont l'un était également officier de la marine marchande de s'emparer pendant la nuit de quelque bâtiment, de s'y embarquer et d'aller aborder quelque parage aſſuré, d'où on pourrait enſuite renvoyer la barque au propriétaire, en lui feſant en même tems

paſſer un dédommagement, de la perte que cette prîvation aurait pû lui avoir occaſionnée. Mais la choſe fût impoſſible, parceque tous les vaiſſeaux étaient tellement attachés à la glace, qu'il fallait un travail long et pénible pour les débarraſſer, ce qui ne pouvait ſe faire ſans être ſûrement apperçu.

Ce moyen etant impraticable ils formèrent pluſieurs autres projets. Je ne parlerai que de celui qu'ils mirent à exécution. Ils propoſèrent à un capitaine-marchand de lui achetter une petite barque. Il conſentit à la leur vendre. Ils entrèrent en marché, et ils lui promirent tout ce qu'il demanda. Il fut convenu que moyennant trois cents ducats, ils pourraient diſpoſer de la barque. Ils n'avaient pas à beaucoup-près cette ſomme. Mais la grande affluence d'Emigrés leur fit eſpèrer, que dans le nombre il s'en trouverait qui auraient les moyens de ſolder cette acquiſition. Il s'en préſenta en effet, mais qui effrayés de la manière dont devait ſe faire ce paſſage, bien loin de donner une ſomme quelconque pour être du nombre des paſſagers, n'auraient pas voulu s'expoſer pour tous les biens du monde, aux périls, preſque

sûrs, qu'il fesait pressentir. Cependant ils s'en trouva qui souscrivirent pour l'achât. De ce nombre étaient Madame la Comtesse D'Ag*** Mademoiselle sa fille, agée de 15 ans et une femme de chambre, qui donnèrent pour leur contingent, non seulement le peu d'argent qui leur restait, mais encore leurs bijoux. Les autres Emigrés donnèrent également ce qu'ils possédaient même leurs montres. On évalua ce que pouvaient valoir les objets d'or et d'argent fournis par les uns et par les autres, et on vit qu'on était encore bien loin de parfaire la somme.

Le jeune officier de marine, sachant que M. le Prince de Hohenlohe cherchait un moyen pour s'évader, et pensant bien, qu'il ne plaindrait pas une somme considérable pour le trouver, écrivit au Major du Régiment de ce Prince et lui exposa, combien il serait avantageux pour lui, de saisir sur le champ une occasion si favorable. Le Major arriva pour en profiter. Il était déguisé en matelot et portait à sa main une grosse branche d'arbre, en forme de canne. Son dèguisement, son ton décidé et l'air effaré, qu'il avait, effrayèrent tous les Emigrés qui

étaient dans l'auberge. On le prenait pour un carmagnol déguisé qui venait espionner les fuyards. Madame D'Ag*** cemmuniqua au jeune officier de Marine les inquiétudes que lui inspirait ce personnage. Il s'approcha du Major et lui demanda en Anglais, s'il entendait cette langue. Il répondit qu'il était Allemand, et qu'il ne savait pas la langue Anglaise, mais ne dit pas encore, qui il était. Il parait qu'il craignait de le dire, et qu'avant de se déclarer, il voulait être sûr qu'il n'y avait personne dans l'auberge de dangereux pour lui. Le jeune officier de Marine tâcha de tranquilliser ces Dames en leur disant que, quel que fût cet homme, il pouvait les assurer qu'il ne sortirait pas de l'auberge qu'on ne sçut qui il était, que d'ailleurs étant seul on ne devait avoir aucune espèce d'inquiètude.

Il n'est pas inutile d'observer ici, que dans tous les lieux, où l'on s'arrêta dans la nord-Hollande, il regnait partout la plus grande méfiance. Quand on voyait quelqu'un qu'on ne connaissait pas, on demandait de suite à ceux qu'on connaissait, si on savait le nom et l'état de la personne soubçonnée. Si on ne la con-

naissait pas, on n'osait plus parler, on se sesait des signes, on se cachait pour s'entretenir des craintes que sa présence inspirait. On croyait voir dans sa mine, dans son accoutrement un fondement raisonnable pour soubçonner ses opinions. S'il parlait en faveur de celle des Emigrés, c'était, disait-on, pour les faire parler, et avoir un prétexte pour leur nuire. Si soubçonnant lui-même les personnes qu'il trouvait dans les auberges, ils parlait d'une manière modérée et pas bien prononcée, on n'avait alors plus de doute, qu'il ne fut dangereux. Personne n'osait l'accoster. On s'aheurissait sur les moindres paroles qu'il prononçait. On les répétait avec fidèlité, et on y trouvait toujours des prétextes pour s'en méfier davantage. Tous ces soupçons, toutes ces méfiances, que partout on trouvait l'occasion de former, parcequ'on ne connaissait pas tout le monde qu'on rencontrait, augmentèrent les peines et les tourmens dont on était accablé. L'imagination tracasse toujours plus, que les dangers qui la montent.

Le Major d'Hohenlohe se fit enfin connaître, et on se rassura. Il dit que le Prince était à bord d'un bâtiment qu'on lui avait promis de

lui fournir, qu'il n'osait pas en sortir, quoiqu'il sçut ne pas pouvoir en profiter, parcequ'on lui faisait craindre une émotion populaire suscitée contre lui. On a sçu depuis, que M. le Prince de Hohenlohe, ainsi que M. le Prince de Salm furent pris par les français, dans le même bâtiment qu'ils avaient frété pour s'échapper, et qu'ils furent amenés à Paris comme prisonniers de guerre. Le Major donna un tiers de la somme pour l'achât de la petite barque; un négociant Hollandais en donna aussi une partie, qu'il fallut lui arracher par parcelles, en lui exagérant peut-être les dangers qu'il courait, si pour épargner quelques florins, il s'exposait à se laisser arrêter par les français, qui d'ailleurs lui prendraient la totalité de son argent et de plus se saisiraient de sa personne. On parvint enfin à parfaire les trois cents ducats, il ne fut plus question que de débarrasser la barque achettée qui se trouvait enchaînée par la glace. Les Emigrés aidés de quelques hommes officieux de l'endroit, parvinrent enfin à délivrer la barque. Alors ils voulurent se procurer un pilote pour le gouvernail et des matelots, pour la manoeuvre; mais malgré toutes les prières et les pro-

meſſes qu'on fit pour en avoir, il fut impoſſible de les déterminer à s'embarquer. Ils voulaient voir, ces bonnes-gens, les libérateurs de leur *eſclavage* et les fondateurs modernes de la *liberté* Batave.

Les Emigrés ſi ſouvent féconds en reſſources, le ſont toujours en courage. Auſſi le défaut abſolu de guide et de matelots, ne fut pas capable de les faire renoncer à leur entrepriſe. Ils étaient douze hommes, Madame la Comteſſe D'Ag*** ſa fille et ſa femme de chambre, en tout quinze perſonnes. Leur barque reſta vingt-quatre heures en rade, la glace les empêchant de la mettre au large. Déterminés à partir ce retard fut un ſupplice, d'autant qu'on venait leur dire à chaque inſtant, que les français allaient arriver, qu'ils n'étaient qu'à une demi lieue, et qu'ils étaient perdus s'ils étaient arrêtés. Le jeune officier de Marine avait plus à craindre que perſonne, parcequ'il n'avait pas quitté l'uniforme Anglais, ayant même gardé la cocarde noire à ſon chapeau. Enfin avec le ſecours des habitans, et les efforts qu'ils employèrent, ils eſperèrent pouvoir partir à la marée. Ils firent à la hâte, quelque peu de proviſions,

plusieurs n'ayant plus le sol pour en faire. Ils achettèrent aussi quelque peu de tourbes. Ils s'apperçurent que les agrets et les apparaux de leur bâtiment étaient en très mauvais état, il fallait les réparer. Alors le jeune officier de Marine monta sur le mât, pour réparer les cordages, et arranger les voiles, qui étaient avariées. Le vent le faisait tellement baloter, que les marins eux-mêmes qui le voyaient manoeuvrer, craignaient beaucoup pour sa vie, ainsi que les passagers. On mit la barque sur des rouleaux, on la poussa près d'un courant qui l'entraîna en pleine mer. Lorsque les habitans du pays les virent partir, ils leur témoignèrent la frayeur que leur inspirait la vue des dangers qu'ils allaient courir. Ils n'eussent pas voulu les partager, leur eut-on assuré des millions. On a sçu depuis que deux heures après leur départ, l'embargo fut mis sur tous les bâtimens du Texel et de la Hollande.

Enfin, sans aucune connaissance locale de la mer du nord, sans capitaine, sans matelots, sans carte marine, ils mettent à la voile et se proposent d'aller en Angleterre. Ne peut-on pas dire que le remède était pire que le mal

et que pour éviter un danger incertain, ils s'exposaient à un péril évident? Il est vrai qu'en restant ils croyaient qu'il n'y avait pas de chance qui peut leur être favorable, au loin qu'en partant, même de cette manière, ils avaient quelque lueur d'espoir d'aborder un pays où ne seraient pas les français qu'ils fuyaient. Ils s'abandonnèrent d'ailleurs au hazard, car la peur ne calcule pas les dangers, quand on se persuade surtout, qu'on prend des moyens pour s'en mettre à couvert.

La barque n'était pas pontée. Dans le fond seulement il y avait une petite chambre, si un pareil reduit en mérite le nom. On ne pouvait y entrer ou en sortir que par une petite trappe extrémement incommode. Les Dames et neuf Emigrés s'y enfermèrent, et y firent du feu avec les tourbes. La nuit fût assés heureuse. On avança en pleine mer et au jour on n'apperçut plus la terre. L'un des trois qui avaient manoeuvré pendant toute la nuit voulut aller voir au point du jour comment se trouvaient ceux qui étaient restés enfermés. Il leur fit des questions en entrant et personne n'y répondit. Il crut d'abord qu'ils

voulaient garder le silence, pour lui faire croire qu'ils dormaient profondément. Cependant il entra, et après avoir fait certain bruit et parlé assés-haut, voyant que personne ne répondait ni ne remuait, il prit le premier qui se trouva auprès de lui par la jambe, qui retomba de son propre poids. Effrayé alors, et les croyant tous morts, il appella ces autres camarades avec le ton alarmant que lui inspirait cette crainte. Ils accourent aussitôt et sont aussi épouvantés que lui, de voir leur douze compagnons de voyage, sans parole comme sans mouvement.

Le froid excessif qu'ils avaient enduré avant d'entrer dans la barque, fit que la fumée et les vapeurs sulphureuses de la tourbe les saisirent tellement, que leur respiration en fut presque interceptée, et qu'ils faillirent être suffoqués. On les porta tous au milieu de la barque, pour leur faire prendre le grand air. L'effet qu'il produisit sur eux fut violent. Ils eurent tous des convulsions affreuses. Ils criaient sans pouvoir articuler une parole. Enfin avec les secours empressés de leurs conducteurs ils recouvrèrent bientôt l'usage de leurs mem-

bres et celui de leur raiſon; Car le moral avait été auſſi affecté que le phiſique.

Il faut obſerver que ſur douze hommes qu'ils étaient, il n'y eut jamais que les trois dont nous avont déjà parlé, qui travaillèrent conſtamment. De ces trois était le jeune officier de Marine, l'officier de la Marine marchande et un autre Emigré. Les autres ſous prétexte d'ignorer la manoeuvre de mer, ne voulurent rien faire, ou firent très peu de choſe. Un matelot même, que le jeune officier de Marine avait engagé en paſſant à Peten, ne voulut point travailler, et il n'y eut pas moyen de pouvoir l'y contraindre.

Ils continuèrent leur route, mais le troiſième jour toutes leurs proviſions ſe trouvant conſommées, ne ſachant pas à qu'elle hauteur, et ſur quels parages ils pouvaient ſe trouver, le déſeſpoir commença à ſuccéder, et à accompagner leurs ſouffrances, Heureuſement encore que le plus grand nombre eut conſtamment la maladie de mer, ce qui les empêchiat de manger, ſans quoi ils ſe ſeraient trouvés bien plutôt affamés. Cettte incommodité ſi utile à ceux qui ne l'éprouvèrent pas, ne laiſſa pas d'avoir

ſes inconvéniens. Pour que le peu de proviſions qu'il avaient, ne fuſſent pas gelées ils les laiſſèrent dans la petite chambre, et c'eſt là où on prenait les repas. Ceux qui ne mangeaient pas vomiſſaient; il y en eut même quelqu'un qui fit encore davantage. De ſorte que c'était au milieu des excrémens, au milieu de l'odeur infecte qu'il répandaient dans ce petit reduit, que les bien-portans, prenaient leur nourriture. Si on avait encoré pû laiſſer la trappe ouverte, pour faire prendre l'air à cette tanière, on eût peut-être pû y tenir. Mais on craignait plus le froid que l'infection, et on la laiſſait fermée, de ſorte qu'elle était abſolument inhabitable. Ceux qui ont voyagé ſur mer, peuvent ſeuls, ſe faire une idée, de ce que pouvait être un petit reduit, rempli de douze perſonnes, les unes pour ainſi dire ſur les autres, et qui indépendamment de la maladie de mer, qui ne les quitta jamais, ne ſortaient même pas, pour les beſoins ordinaires de la nature. On ne ſauraient rendre tous les ſujets qu'ils eurent, de déſeſpèrer de leur ſalut. Le ſecond jour de leur navigation, un des trois qui manoeuvraient mit ſon pied ſur la bouſſole, et la caſſa. Quoi-

que mauvaiſe elle leur ſervait de direction et ils s'en trouvèrent tout à coup privés. Celui qui avait commis cette faute involontaire, tâcha de la réparer, en cherchant dans tous les coins et recoins du bâtiment pour en découvrir quelqu'autre. En effet il en trouva une, et ils reprirent courage. Ils eſſuyèrent peu-après un gros tems, qui caſſa leur gouvernail ils ne purent pas ſe flater d'en trouver un autre. Ils avaient navigué pendant trois heures ſans bouſſole, c'eſt-à-dire ſans ſavoir s'ils avancaient, ou s'ils reculaient; ſe trouvant ſans gouvernail, ils furent encore plus en peine, quiſque en ſuppoſant qu'ils euſſent eû une connaiſſance parfaite de la direction qu'ils devaient tenir, ils étaient dans l'impoſſibilité de la ſuivre. Cependant avec les cordes, et les barres qui ſe trouvèrent ſur la barque, ils tâchèrent de racommoder leur conducteur et ils avancèrent encore.

Enfin, le ſoir du troiſième jour ne ſachant pas où ils étaient, craignant même d'avoir dépaſſé l'Angleterre, n'ayant plus aucune proviſion, ils mirent à la cappe, c'eſt-à-dire, plièrent leurs voiles, laiſſèrent aller leur barque au gré des flots et s'abandonnèrent pour ainſi dire, à leur mal-

peureux sort. Les trois qui avaient passé trois nuits pour la manoeuvre, épuisés de faim, de froid et de fatigue allèrent se reposer dans le trou. Ils y furent alors quatorze, parceque le quinzième resta sur la barque, comme pour sentinelle. Leurs maux présens et la perspective effrayante de leur situation prochaine, les mit tellement hors d'eux-mêmes, qu'en agitant le parti qu'il y aurait à prendre, s'ils ne pouvaient bientôt arriver à terre, l'un d'eux mit en délibération *lequel des quinze ils commenceraient à manger.* Que la vie doit être à charge, lorsque pour la prolonger un moment, on délibère de donner la mort à son semblable, pour se nourrir de son cadavre! l'horreur naturelle qu'inspira une pareille proposition, fit qu'on ne prit aucune détermination, et que celui qui l'avait faite, plus à plaindre qu'à blâmer, en fût épouvanté lui-même. On aima donc mieux mourir tous ensemble, que de donner une mort violente à quelqu'un d'entr'eux, qui ne devait pas être victime de cette affreuse situation, plutôt qu'aucun des autres. J'ai autant hesité à citer cette particularité épouvantable de la situation des voyageurs, que dût héſiter et frémir, celui qui proposa un expédient si atroce. Comme il était cer-

tainement trés éloigné de le mettre en pratique, je n'en parle que pour donner une idée du déſeſpoir qui les rongeait, et de la poſition inouie dans laquelle ils ſe trouvaient.

Ils voulurent oublier un moment, dans le ſommeil, l'excès des maux qui les conſumait, lorſqu'ils furent tout-à-coup éveillés, par le bruit des vagues et la violence des vents. Celui qui feſait ſentinelle, vint annoncer à ceux qui prenaient du repos qu'il s'elevait une tempête affreuſe. Auſſitôt ils ſe levent tous, ſortent du trou, et voient la barque horriblement agitée dans tous les ſens. Les uns crient, les autres, ſurtout les dames, s'évanouiſſent; on croit périr. Ils mirent à l'ancre pour attendre la fin de la tempête; mais elle était ſi violente que le cable, qui tenait l'ancre, caſſa, et alors leur barque balotée plus que jamais, par les flots, qui la couvraient a chaque inſtant, leur fit craindre avec raiſon de faire bientôt naufrage. Ils reconnûrent au briſement des vagues et ſurtout aux monceaux de glace qui venaient heurter contre la barque, qu'ils n'étaient pas loin de terre. Bientôt en effet ils apperçurent quelque lumière. Alors ils commencèrent à eſpèrer; mais agités par la crainte autant qu'animés par l'eſpèrance, et ne

pouvant rien faire pour diſſiper l'une et fortifier l'autre, ils crurent périr, à la vue même du port. Le jour commençant à paraître, ils virent enfin la terre, dont ils étaient trés près, et des perſonnes que leurs cris affreux, avaient attirées ſur le rivage. Ils demandèrent dans quel endroit ils ſe trouvaient. Soit que les gens qui étaient au bord de la mer, euſſent compris la demande qu'on leur feſait, ſoit qu'ils l'euſſent interprêtée, ils répondirent en Anglais, qu'ils étaient à trois lieues de l'embouchure de la Tamiſe. Ici, la joie d'être auprès du but qu'ils avaient cherché, et tant deſiré d'atteindre, la peine de ſe voir balotés par les flots, et dans l'incertitude cruelle s'ils en ſortiraient ſain et ſauves, les mit dans une agitation difficile à concevoir, et plus difficile encore à décrire. Cependant les vagues pouſſaient toujours la barque du côté de terre; enfin tout à coup elle fut jettée ſur le ſable. Ils mirent une planche appuyée ſur la barque d'un bout, et ſur la terre de l'autre, prirent chacun leurs paquets et ſortirent.

Lorſqu'ils étaient ſans eſpoir de ſalut, il y en avait parmi eux, que le froid, la faim et tous les genres de ſouffrances avaient tellement affaiblis,

qu'ils n'auraient pas eu la force d'aller, d'un bout de barque à l'autre. Mais quand il fallut en sortir, on reprit toutes ses forces, on ne se sentit plus incommodé, on ne s'occupa plus que du bonheur de se voir délivré. Il est aisé d'imaginer, combien dans ce premier moment, ils se trouvèrent heureux. Ils abandonnèrent tous, la barque pour aller vîte dans quelque habitation. On les conduisit au village de Clacton dans le Comté d'Essex, distant d'environ trois mille de la mer. Ceux qui avaient encore des moyens, prirent des voitures et s'en allèrent. Les autres dépêchèrent sur le champ deux d'entre eux pour Londres. Ils y envoyaient chercher de l'argent, et en même tems instruire le gouvernement, de leur situation, dont les gens de justice et de la Douane augmentaient la rigueur. Ceux-ci prétendirent que les voyageurs étaient contre l'ordonnance, qui prescrit aux étrangers, débarqués en Angleterre, de s'éloigner de suite à cinq mille de la côte, et n'en étant qu'à trois, ils dirent que la barque était confisquée au profit de l'amirauté. Les premiers, c'est-à-dire, les magistrats et gens de police, vinrent leur demander d'où ils étaient partis, ce qu'ils

venaient faire en Angleterre, leurs noms, surnoms et état. Quand les Emigrés eurent fait leur déclaration, et que les gens du magistrat virent qu'ils se titraient de marquis, de comtes, de chevaliers &c. Ils disaient: il n'est pas possible que ces étrangers soient, ce qu'ils se disent être. Car s'ils l'étaient réellement, il n'est pas possible qu'ils se trouvassent dans une si triste situation. Les uns les accusaient d'être des carmagnols, des jacobins, des espions que la tempête avait jettés à terre, les autres les disaient contrebandiers, gens suspects au gouvernement, et qu'il fallait observer.

Nos voyageurs étaient très fatigués, ayant fait trois mille à pied sur la glace, la neige et la boue, ils voulurent se reposer et prendre quelque nourriture. Ils allèrent dans une auberge, où ils ne furent pas très biens reçus; Cependant on leur donna quelque chose à manger, mais d'assés mauvaise grace. Le lendemain le maitre de la maison voyant leur dénuement, ils étaient tous sans un sol, craignant aussi, que les suspicions désavantageuses qu'on avait sur leur compte, n'eussent quelque fonde-

ment, leur signifia de sortir de chés lui, qu'il ne voulait plus leur rien donner, disant qu'il n'était pas assés riche, pour les nourrir pour rien. Ils voulaient cependant din er. Alors Madame la Comtesse D'Ag*** dit au jeune officiers de Marine, qui sortait pour aller invoquer quelque secours, de ne pas rentrer qu'il n'eut trouvé un din er dans l'endroit, ou de quoi le payer à l'auberge. On lui en offrit un dans le village, pour lui et les Dames; il l'accepta et elles également.

Dans le grand nombre d'habitans que la curiosité avait attiré à l'auberge, le boucher du lieu se montra sensible, à la situation des voyageurs, et dit à l'aubergiste qu'il pouvait leur donner à boire et à manger, qu'il payerait pour eux. En même tems cet honnête-homme entretint les Emigrés de son aisance, de sa félicité et de sa famille. Il leur dit qu'il était chéri d'une épouse tendre et fidèle, respecté d'une famille nombreuse, que, dans l'enthousiasme de son bonheur, ils voulut leur faire voir. Il leur présenta en effet sa femme et ses onze enfans. Il les regardait avec complaisance et dit

aux Emigrés qu'il ne connaiſſait pas ſur la terre, de félicité au deſſus de la ſienne. *Je me crois*, dit-il, *bien plus heureux que le premier Monarque du monde.* Il parlait à des perſonnes qui ſe regardaient comme les plus malheureuſes des créatures, et qui dans les tems même les plus proſpères de leur vie, ne s'étaient peut-être jamais trouvées auſſi contentes, et auſſi ravies de leur ſort, que l'était cet honnête-homme du ſien. Il eſt aiſé de concevoir qu'on le lui envia, et qu'il n'y avait pas un Emigré qui n'eut, ſans balancer, renoncé à ſes plus flatteuſes eſpérances, pour jouir, s'il eut été en ſon pouvoir, d'un contentement auſſi parfait. Jamais, avant la révolution, on n'avait connu le prix de la paix, de la tranquillité, et d'un honnête bien-être. Jamais on n'avait conçu, qu'on peut être parfaitement heureux avec ce qu'on poſſèdait, percequ'on deſirait ſouvent, ce qu'on ne poſſèdait pas. Jamais ſurtout on n'avait imaginé, que le vrai bonheur ſe plaçât ſous le chaume, tandis qu'on le cherchait à la Cour des Rois, et dans les palais des Grands. Inſtruits depuis long-tems à l'école du malheur, on aura en-

ſin appris à ſavoir apprècier davantage, et les hommes et les choſes.

Autant le maitre de l'auberge paraiſſait ennuyé, d'avoir les voyageurs chés lui, autant ſa famille en parut ſatisfaite. Ses enfans étaient pénétrés juſqu'aux larmes, de leur ſituation affreuſe. Entre autres une jeune fille de 15 à 16 ans qui, par ſes ſoins empreſſés et par ſes pleurs continus, montra combien elle en était ſincèrement affligée. Elle pouſſa l'expreſſion des ſentimens de ſa belle ame, juſqu'à mettre dans la poche de Mademoiſelle D'Ag*** qui était à peu près de ſon age, l'argent qu'elle avait ramaſſé de ſes épargnes et tout ce qu'elle avait de plus précieux. Celle-ci voulut refuſer gracieuſement un préſent offert par la plus ingénue naïveté, et par la plus franche générosité. Mais ce fut inutile. La jeune payſanne la ſupplia inſtamment de garder le tout, ſe diſant trop heureuſe, d'en faire un auſſi bon uſage. Il y eut un petit combat d'élans réciproques de ſenſibilité, entre ces deux jeunes perſonnes. L'une offrait au malheur, l'autre refuſait à la généro-

sité; on ne sait laquelle des deux avait plus de mérite, tant il y en avait de part et d'autre. Elles mêlèrent leurs larmes ensemble, elles confondirent leurs sentimens, il semble qu'elles se jurèrent une amitié éternelle. Tous les coeurs sont égaux; et lorsqu'on est emporté par un sentiment profond pour un individu, qui l'a fait naître, on ne regarde d'abord ni à sa fortune, ni à sa profession, pour suivre le penchant invincible qui entraîne vers lui.

Le bruit de l'arrivée miraculeuse de nos voyageurs se répandit bientôt au loin. Dans tous les environs, on ne s'entretenait que du récit de leurs avantures. Elles parurent si extraordinaires, que les habitans des campagnes desirèrent de voir, par eux-mêmes, si on n'exagerait pas tout ce qu'on en disait. Aussi on vit arriver de dix lieues à la ronde, sans exagération, dans des voitures et des charriots, des familles entières qui descendaient à l'auberge où étaient les Emigrés, pour venir admirer leur courage, gémir sur leurs infortunes, et voir le spectacle intéressant, mais pénible, de leurs misè-

res et de leur ſituation. Les pères, les mères en paraiſſaient conſternés, les enfans pleuraient; et les Emigrés toujours joyeux, quoique miſérables préſentaient le contraſte de ces deux ſentimens oppoſés. Ils étaient ſurpris de l'extrême ſenſibilité de ces hommes ruſtiques, et ceux-ci paraiſſaient l'être davantage de l'air gai et content qu'avaient, ceux qui étaient les objets de leur commiſération et de leurs larmes. Ces braves-gens ſe tenaient d'abord modeſtement à la porte de la chambre des Emigrés. Après les avoir regardés, ſans mot dire, et avec cet air ſimple, timide et piteux qui caractèriſe les peuples des campagnes à la vue d'une calamité, ils diſaient à leurs enfans: „voila des gens de la première qualité qui „tenaient un grand état en France, et aujourd'hui „reduits à la plus profonde miſère. Ils ont tout „perdu, leur rang, leur fortune, leurs parens, „leur patrie, et ce ſont là mes enfans les fruits „d'une révolution &c. On n'entendait que ſanglots on ne voyait que pleurs. . . . . Après avoir longtems regardé les Emigrés et fait à leurs enfans les réflexions naturelles qu'inſpirait un ſpectacle ſi touchant, ces bonnes-gens en-

traient, chacun à ſon tour, dans la chambre, s'approchaient des voyageurs, et les priaient de daigner accepter de la bière, du vin, du punch que les uns et les autres portaient pour régaler les malheureux. Ils tâchaient de déviner ce qui pourrait leur plaire davantage. Ils le leur offraient avec ce ton ſuppliant et affable, avec l'accent de ce véritable intérêt qui fait oublier quelquefois les maux qui le ſont naître, et procure à l'ame une ſatisfaction indicible. Ha! il faut avoir été malheureux, et avoir éprouvé les ſentimens qu'inſpire une véritable commiſération, pour pouvoir ſe faire une idée juſte des douceurs inexprimables qui y ſont attachées! Plus on a été dans le malheur, plus l'intérêt qu'y prend une ame ſenſible, en allège la rigueur et en diminue l'amertume. Il eſt, quoique bien rares dans ce ſiècle d'égoïſme et d'inſenſibilité, il eſt, dis-je, de ces êtres bienfaiſans qui ſont même chérir les maux, qui ont fait découvrir en eux, une ame vraiment grande, un coeur réellement ſenſible. Tant il eſt vrai que les occaſions ſont connaître les hommes, ſoit qu'ils faſſent le bien, ſoit qu'ils commettent le mal.

Dans le nombre des bonnes-gens qu'attira à l'auberge de Claeton le bruit de l'infortune, ſe trouva un fermier reſpectable, parlant français et qui dit avoir été pendant pluſieurs années, perruquier à Paris. La connoiſſance de la langue, et le ſéjour qu'il avait fait en France, ſemblèrent lui donner plus de titres, pour s'entretenir avec des Français malheureux. Il leur témoigna toute la part ſenſible qu'il prenait à leurs infortunes, et leur fit l'hiſtoire de ſa vie. Elle ſe bornait à ſes voyages en France, où il avait travaillé, et à ſa retraite dans ſon village, où il s'était marié, et où il jouiſſait d'une fortune conſidérable pour ſon état. Il leur offrit ſes ſervices, et avec tant de généroſité et de délicateſſe que les Emigrés crurent pouvoir les accepter. Cet honnête-homme ſe nomme M. Rehling. Il leur conſeilla de ne pas reſter davantage dans ce village, et leur offrit les moyens néceſſaires, et pour payer les dépenſes qu'ils y avaient faites et pour ſe tranſporter ailleurs.

Ils voulurent donc remettre à l'aubergiſte, ce qu'ils pouvaient lui devoir; mais cet homme

qui, comme je l'ai déjà fait obſerver, ne les ſouffrait chés lui qu'avec peine, pour avoir plutôt fini, et les voir partir de ſuite, leur dit qu'il ne voulait rien recevoir; qu'il deſirait ſeulement d'être tranquille; qu'il ſouffrait beaucoup de ſa goutte, et que tout le tumulte, qui ſe feſait dans ſa maiſon, depuis qu'ils y étaient, le feſait ſouffrir davantage. Il parait que ſon incommodité fût en effet le vrai motif, qui le porta à les congédier d'abord, et à les voir partir avec plaiſir, enſuite. Avec les ſecours que prêta M. Rehling, ils prirent des voitures et partirent pour Colcheſter qui eſt à quinze mille de Cloeton. Cet honnête homme voulut les y accompagner, pour qu'ils ne manquaſſent de rien en route, répondant ou payant, partout où ils paſſèrent les dépenſes qu'ils firent. Arrivés à Colcheſter, ils y furent amplement dédommagés des mauvais traitemens, qu'ils avaient eſſuyés d'abord à Cloeton. Peu d'heures après leur arrivée dans cette ville, les deux émiſſaires, qu'ils avaient envoyés à Londres, arrivèrent également. Ils leur portèrent des fonds et des nouvelles de leurs

parens. Mais à peine eurent-ils le tems de s'entretenir de leurs affaires. Tous les gens du Magiſtrat vinrent en cérémonie à l'auberge, leur préſenter leurs hommages et leur offrir de l'argent et des voitures, s'ils voulaient ſe rendre à Londres. Auſſitôt que le gouvernement avait été inſtruit de leur heureuſe arrivée, des vexations que leur avaient fait éprouver, les gens de la Douane et de la police, et enfin le dénuement dans lequel ils ſe trouvaient, il avait ſur-le-champ expèdié des ordres aux magiſtrats, pour qu'ils rendiſſent aux Emigrés, tous les honneurs qu'ils devaient à des perſonnes de leur qualité, et tous les ſervices qu'on devait à leurs malheurs. Mais comme ils venaient de recevoir des fonds, ils n'eurent pas beſoin d'accepter ceux, qu'avait bien voulu leur faire offrir le gouvernement. Ils deſirèrent de rendre à l'honnête M. Rehling les avances qu'il avait bien voulu faire pour eux. Mais honteux, et preſque offenſé d'une reſtituton ſi prochaine, Il leur en témoigna ſon mécontentement, et le deſir de les

avoir pour débiteurs. Ils consentirent volontiers à avoir un créancier si généreux, et ils se ménagèrent par-là, le plaisir de le revoir, peu de tems après, à Londres, où ils s'acquittèrent de leurs engagemens, et lui donnèrent les témoignages les plus sincères, de la reconnaissance la plus vive.

Le père du jeune officier de Marine l'invita à dîner. A ce repas furent également priés plusieurs Emigrés, parens ou amis de quelqu'un des voyageurs. Comme M. Rehling répéta qu'il avait passé plusieurs années à Paris, et qu'il ne paraissait ni à son costume ni à ses manières, qu'il fut une homme du commun, quelqu'un des Emigrés le prenant pour quelque Mylord, ou pour un Anglais très riche qui avait voyagé en France, comme il est assès ordinaire à ceux de cette nation, lui dit qu'il croyait le reconnaitre, et l'avoir vû dans quelque société à Paris. M. Rehling sans amour propre, comme sans détour répondit: „vous vous trompés, Monsieur

418

„je ne peux pas m'être trouvé avec vous, dans „une ſociété, vous éties un grand, et je n'é- „tais qu'un petit garçon perruquier. Préſen- „tement je ne ſuis qu'un fermier; mais je „ſuis heureux de mon ſort, je n'en deſire „pas d'autre."